

Célia Quardel

Odeurs

Sale matinée ! Le sang perle de tâches rouges ma table de petit-déjeuner. L'odeur métallique emplit l'air et étouffe immédiatement la vapeur du café et la douleur m'arrache une larme salée. Si j'avais su, je me serais privée de pain. Maudite blessure ! Je perds mon temps.

Je presse le pas dans la rue tentant de gagner quelques minutes sur mon retard qui ne cesse d'augmenter. J'avance, entourée de cette armée d'automates aux regards éteints et insensibles à ce qui les entoure. Ils s'insurgent contre quiconque leur fait l'affront de les sortir de leur torpeur matinale. Je me faufile donc après quelques minutes en leur compagnie, pour m'extirper du cortège et me rendre à mon travail. Soudainement, je me fige sur place provoquant la colère des gens qui me foncent dessus et me demandent de m'écarter de leur route. Je suis incapable d'effectuer le moindre mouvement. Mon corps est un bloc de glace bien que j'ai la sensation d'être en train de me liquéfier sur place. Je ferme les yeux et des flashes surgissent devant mes paupières comme un vieux film qui crépite.

J'essaie de reprendre mes esprits, de chasser ces visions effrayantes et incompréhensibles de ma tête. Les gens continuent leur course vers leur lieu de travail tout en me bousculant avec empressement. Je sors de cette marée d'ombres. Et la journée reprend comme elle avait commencé. Je suis toujours aussi en retard, si ce n'est plus. Dans l'ascenseur, à mon bureau, en réunion, pendant le déjeuner, jusque sur le chemin du retour, je traîne un étau dans mon estomac. A l'intérieur de moi, tout sonne creux, tout résonne dans l'espace qui s'est ouvert et m'a arraché à ma tranquillité. Assise en tailleur sur mon lit, je m'interroge sur cette étrange sensation qui m'a foudroyée ce matin. Je me souviens d'une odeur âcre, piquante, comme une allumette que l'on craque. Un parfum qui résonne comme une symphonie tonitruante. Les émanations s'imposent de plus en plus dans mon esprit à mesure que le souvenir de ce matin ressurgit. Je m'étouffe dans ces effluves. Et cela même alors que rien autour de moi ne dégage ce parfum enivrant mais terrifiant. Je perçois toutes les notes, toutes les tonalités avec toutes leurs nuances. C'est d'une telle clarté et pourtant les images qui y sont associées ne reviennent pas à mon esprit. Je ne comprends rien à ce cauchemar éveillé. Alors que les mots ne me viennent pas, les émotions, elles, sont bien là, aussi impalpables, voire même innommables, aussi indescriptibles qu'un passé enterré.

Ce soir-là je ne peux rien avaler. Je ferme les yeux pour me noyer dans le noir et prier le sommeil de recouvrir le bruit assourdissant des effluves revenant brusquement à ma mémoire.

Je me réveille le lendemain l'estomac encore plus noué. Un véritable mélémélo d'émotions, impossible à démêler. Je déconnecte mon esprit de mes sens. Je ne veux plus ressentir, le froid m'a envahi, et le vide me remplit. J'oublie le goût, les saveurs, la faim. Je crois que mes contours ont perdu leur forme, et ma silhouette peut s'envoler dans le souffle du vent. Plus de senteur, plus de goût. Mais la faim grandit tandis que mon estomac réduit.

J'arrache le pansement du dos de la main dû au stupide incident du matin. Je m'aperçois alors que la plaie est bien plus profonde que ce qu'il m'avait semblé. Pour être honnête, je ne m'étais absolument pas préoccupée de cette blessure. Et comme souvent, la douleur n'est que secondaire. Je pense que mon corps s'est familiarisé

avec cette sensation pour mieux l'anesthésier. Mon corps et mon cerveau sont deux entités complètement déconnectées l'une de l'autre. Je me rends compte que je ne cesse de me protéger en mettant une barrière avec mes ressentis physiques. Depuis plusieurs jours, mois, même années, j'ai cessé de ressentir. J'avance comme un robot dans la vie. Je suis bien sûr traversée par de nombreuses émotions mais je suis déconnectée des sensations de mon corps. Aujourd'hui ma vigilance a sans doute baissée, et c'est un raz de marée qui m'a submergée quand ce parfum a ressurgi des tréfonds de ma mémoire. Le poison a déverrouillé les cadenas et défoncé les portes de ma prison encéphale.

Je me répète « Ne pense pas au parfum de la clémentine pelée ! Ne pense pas au jus odorant coulant entre tes doigts ! Ne pense pas à la peau que tu arraches, à la sensation douce des épluchures et à l'odeur qu'elles dégagent. Ce parfum sucré des fins d'années. » J'essaie et je n'y parviens pas. L'esprit refuse les négations. En évitant ces souvenirs je me les impose malgré tout. Malgré le désir grandissant de renouer avec ces parfums alléchants, tout m'apparaît aussi insipide que les gestes de ce monstre plongé dans l'innocence de mon enfance. Je perds la faim de la vie à mesure que les souvenirs me reviennent.

Tous ces fragments de vies et de scènes entrecoupées se mélangent dans mon esprit sans que je ne parvienne jamais à comprendre ce qu'elles signifient ou à quoi elles renvoient. Je ne sais même pas dire s'il s'agit de mon passé, un passé refoulé, oublié et enterré ou si mon esprit divague.

Je décide de plonger dans cet océan d'images entremêlées malgré la peur de découvrir leur signification. D'un unique sens, d'un simple parfum, tous mes autres sens se rappellent à ma mémoire endormie. De cette odeur surgissant à l'improviste, je me retrouve plongée dans un grand voyage spatio-temporel. J'ai d'un coup la sensation de revivre ces moments passés. Tout semble si réel. Mon esprit est un immense théâtre en ébullition, que j'observe tel un spectateur curieux confortablement installé dans son fauteuil usé. Mais les scènes sont d'un tel réalisme que tout mon être en est profondément bouleversé. J'en ressors tremblante, et des frissons parcourent mon échine.

IL se parfumait tellement qu'IL infestait tout. De cet homme, je ne percevais qu'un corps mou, flasque et mauvais. IL se pavanait pour cacher son ennui et son aigreur. Son sourire carnassier m'arrachait des haut-le-cœur quand son haleine fétide se rapprochait de mon visage dans un souffle dévastateur. IL faisait de tous les lieux où IL se rendait, les siens. Son odeur emplissait tout l'espace et même après son départ, on sentait encore sa présence un trop long moment. Les parfums étaient des cadeaux qu'IL se faisait à lui-même, et qu'IL lui permettait de figer son existence dans la mémoire des gens. Ce parfum musqué était son identité et reflétait sa personnalité. IL portait son parfum comme on porte un vêtement. On disait même de lui « un rien ne l'habille », et ils ne pouvaient avoir plus raison, puisque je n'ai jamais remarqué sa nudité quand IL s'est approché. Son parfum m'étouffait.

Je comprends maintenant que je suis capable de démêler mes souvenirs que son odeur piquante, sa saveur irritante et âcre n'étaient qu'une tenue superficielle qu'IL enfilaient pour paraître ce qu'IL n'était pas. Ces effluves synthétiques dont IL s'aspergeait étaient pour lui comme un cocon face au monde extérieur. IL pensait qu'en donnant l'impression d'un homme mondain, IL serait respecté mais les émanations dont IL se recouvrait ne cachaient pas les relents pestilentiels de sa personne. Un homme aussi nauséabond se sent de loin. Bien que naïve et crédule, je n'ai pas été bernée

par sa gentillesse feinte. C'est ma jeunesse qui m'a trahie. Mon petit être tout fébrile n'a pas su résister à sa grosse poigne d'ogre affamé. Ces fois-là, j'étais encore plus petite. Une petite poussière écrasée sous ses énormes semelles. IL avait l'eau à la bouche comme un enfant face aux paquets de bonbons acidulés. Les loups des contes de mon enfance me faisaient bien moins peur que sa silhouette puante.

Comment se reconstruire quand notre enfance est morte dans un sanglot ? Puisque ma mémoire m'est revenue dans une bouffée d'air volée contre ma volonté sur le chemin du travail, je choisis d'opter pour la voie inverse pour sortir de ce labyrinthe tortueux. Ce qui était hier est autrefois. Quelques insomnies plus tard, tel un sursaut de vie ou de survie, je tourne définitivement les talons à un avenir tourné vers le passé, pour me diriger vers une nouvelle insouciance et retrouver un léger goût de liberté. Je retire le lourd fardeau rempli des multiples fragments d'avant.

Je retourne dans le foyer qui m'a vu grandir, et tandis que le parfum capiteux et entêtant résonne encore dans ma tête, je décide de m'enivrer des parfums de la forêt. Je marche jusqu'aux bois voisins et j'hume les aiguilles des sapins, les effluves de la mousse humide, les odeurs variées d'humus, de terre, de mousse, de feuilles séchées. Les odeurs boisées me rappellent le bois crépitant dans l'âtre de la cheminée quand nous jouions aux jeux de sociétés en famille au coin de la cheminée. Des odeurs naissent les images et les souvenirs, comme des visions émergent les parfums imprégnés dans nos mémoires. Ainsi en marchant sur le sentier dans la forêt, les marrons qui jonchent le sol me ramènent sur les marchés de Noël, quand je me délectais du doux parfum des marrons chauds. La saison hivernale cristallise dans mon esprit ces senteurs brûlées que je percevais jusque sur mes papilles gustatives. Tout cet univers était suffisamment évocateur pour emplir toute mon âme d'un souffle chaleureux et reconfortant.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi à contempler les feuilles voler au vent et à me perdre parmi les murmures et les soupirs de la forêt, mais sans doute suffisamment longtemps pour que je sois surprise par la nuit tombante. Tandis que les étoiles apparaissent discrètement et que les ombres naissent, un voile de fraîcheur et d'humidité épouse lentement ma peau gelée.

Je m'arrache donc à mes rêveries, et je prends le chemin du retour.

J'attends ma vengeance, peut-être ne l'aurais-je jamais. Peut-être resterais-je coincée entre un passé effrayant, et un avenir inquiétant mais je continuerai d'avancer, curieuse face aux histoires à venir. Je ne crois en rien, ni au destin, ni aux retours de bâton, mais je crois fermement que cet homme a le cœur empoisonné et s'il ne ressent pas de culpabilité, la noirceur de son âme, le rongera morceau par morceau, organe par organe. Ma consolation est que moi je revis, alors que lui sera toujours pourri. Je ne veux plus creuser et fouiller les entailles nauséabondes de ces journées en Enfer. Les fantômes surgissent parfois alors que je ne m'y attends pas. Je les chasse et les recouvre d'un pansement pour éviter les stigmates.

Thomas de Virieu

Déambulations

Antoine se redressa et s'assit sur le bord du lit en s'efforçant de reprendre son souffle. Son cœur battait la chamade et il s'appliqua à calmer sa respiration, comme le médecin lui avait appris. Il consultait sa montre sur le chevet quand une main courut le long de son dos moite.

— J'te sers un remontant et on remet ça chéri ?

Il se retourna et contempla Mathilde, étendue là, nue, prête à le recevoir une nouvelle fois. Il pensa qu'elle était plutôt jolie avec ses boucles rousses, ses grands yeux verts et sa peau nacrée. Mais il avait à faire, et puis, à quoi bon ? Ce n'était pas Eugénie. Antoine essuya d'un revers de main la sueur qui commençait à perler sur son front, cherchant à chasser Eugénie de son esprit par la même occasion, puis il se leva et s'approcha de l'unique fenêtre de la pièce. L'aube commençait à poindre, et le soleil dardait timidement ses premiers rayons sur les toits de zinc et d'ardoise de la capitale.

La vue depuis la mansarde de Mathilde s'étendait sur tout Paris et Antoine resta planté là un instant, rêveur, enveloppant de son regard la ville Lumière encore éteinte. La jeune femme s'approcha de lui en silence, lui enlaça la taille et pressa sa joue contre son épaule, le tirant brusquement de ses pensées.

— Allez, insista-t-elle, j'te fais moitié prix pour cette fois-ci.

Antoine se dégagea de l'étreinte de la prostituée et, sans un mot, entreprit de se rhabiller. Mathilde haussa les épaules, alluma une cigarette et enfila une robe de chambre qu'elle laissa ouverte sur sa poitrine et ce mont de Vénus déjà gravité par tant d'alpinistes en herbe. Pas le temps de se revêtir, à cette heure là c'est pas les clients qui manquent alors celui-là ou un autre...

Une fois habillé, Antoine s'approcha du chevet, récupéra sa montre qu'il fourra dans sa poche et déposa quelques billets à la place. Sur le seuil, le jeune homme se retourna, adressa un bref signe de tête à la putain qui fumait à sa fenêtre, mit son chapeau et sortit de la pièce.

« Pas bavard celui-là, pensa Mathilde, ça change des pleureuses et des soûlards. »

Bavard, Antoine Delmas l'avait été. Depuis maintenant quatre ans, ce grand et solide gaillard taillé comme un athlète, parlait peu. À 28 ans, il en paraissait 35. Il en avait trop vu. Il est des choses qui vous bousillent la jeunesse avant de l'avoir vécue. Son visage ne laissait plus transparaître aucune expression, seuls ses yeux restaient alertes. Lui qui était autrefois si jovial... À l'époque, il ne perdait pas une occasion de l'ouvrir. Il avait du bagou et ses camarades aimaient ça : tout le monde l'écoutait en silence raconter ses histoires à la véracité douteuse avec cet accent chantant du Languedoc. Sa stature et son charisme lui valurent rapidement le poste de contremaitre dans la propriété viticole dans laquelle il était employé ; et il n'hésitait pas à user de sa voix tonitruante pour réprimander les vigneronns qui travaillaient comme

on aime le faire dans le Midi, les jours de fortes chaleurs : un qui trime et deux qui regardent.

Cela faisait quatre ans qu'Antoine avait quitté son pays. Quatre ans qu'il ne riait plus, que tout lui semblait insipide. Quatre ans qu'il ne sentait ni ne ressentait plus rien, si ce n'est cet inextricable sentiment de honte ou de regret. Quatre ans qu'il n'avait pas revu Eugénie, et il ne la reverrait jamais. Pas dans cet état. Sans elle, plus rien n'avait de sens, alors il ne s'étonnait même pas d'avoir perdu les siens.

Il avait pourtant essayé de passer à autre chose, mais sans succès. Même auprès des femmes il ne pouvait s'empêcher de penser à elle. De toute façon, les seules femmes qui l'acceptaient encore étaient des filles à soldats, le genre de filles aux seins lourds et à la vertu légère. Il avait connu son lot de Mathilde.

En franchissant la porte de l'immeuble, Antoine frissonna. Malgré la douceur habituelle du mois de Mai, la fraîcheur matinale contrastait avec la chaleur des bras de la fille qu'il venait de quitter. Il releva le col de son pardessus et jeta un œil à sa montre une nouvelle fois. Six heures et quart. Il lui restait plus d'une heure avant son rendez-vous, plus qu'il n'en faut pour flâner dans les rues de Paris avant l'entrevue qui l'attendait. Il leva les yeux vers sa droite : Montmartre le surplombait de toute sa hauteur, fière et imposante bâtisse qui contemplait la ville encore endormie du haut de son piédestal.

Enfonçant son feutre sur la tête, Antoine prit à gauche et commença à descendre la rue Ronsard.

En battant le pavé, l'image d'Eugénie lui revint en mémoire et lui réchauffa le cœur. Il pensa à ses cheveux corbeau, ébouriffés par le mistral ; il revit son sourire encadré de fossettes, parenthèses charmantes immortalisant chacun de ses éclats de rire. Il songea à son parfum de jasmin aux notes de rose et d'iris, qui le grisait à chaque inspiration. Il se remémora ses yeux noisette, tachetés de vert, dans lequel il plongeait son regard si profondément qu'il y perdait pied à chaque fois.

Antoine savait pertinemment qu'Eugénie était trop bien pour lui, et il ne l'en aimait que davantage. L'objet de tous ses tourments n'était autre que la fille d'Henri de Cabrol, le propriétaire terrien biterrois pour qui il travaillait. « Le patron », comme il l'appelait. Cabrol ne désirait qu'un nom pour sa fille unique, son aristocratique mépris pour l'argent — d'autant plus commode qu'il n'en manquait pas — faisait qu'il se souciait peu de la fortune de son gendre, si celui-ci portait un nom convenable. Il y mettait tant de volonté que tous les jeunes gens racés de la région se mirent rapidement à faire la cour à Eugénie, moins pour la beauté de son visage que pour celle de sa dot.

Loin de ces préoccupations pécuniaires, notre vigneron l'aimait pour ce qu'elle était, libre et sauvage. Un jeune animal fougueux au sang chaud. Avec ce quelque chose d'Espagnol ou d'Italien qu'ont les femmes du Midi, et dont les Mathilde et autres filles du nord sont dépourvues.

Antoine arrivait à la hauteur du marché St Pierre lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par le Klaxon d'un camion de livraison, qui manqua de lui rouler dessus. Le chauffeur, furibond, passa sa tête rougeaude par la fenêtre, le mégot pendu à son bec dansant au rythme de ses vociférations :

— Bouge-toi de là mon gars ! Tu vois pas qu'on travaille ici ?! Allez, dégage et va cuver ta gnôle ailleurs !

Antoine ne prit pas la peine de lui répondre, se contentant d'un regard noir, puis reparti, toujours en silence. Si le chauffeur n'avait pas freiné, il lui aurait rendu service. Mais le jeune homme savait qu'il ne craignait rien ; à cette heure là, dans les rues de Paris, veille le dieu des ivrognes et des amoureux.

L'obscurité se faisait de moins en moins dense. Antoine allongea le pas et se retrouva bientôt boulevard de Rochechouart. Il y régnait une agitation toute différente. Une bande d'étudiants enivrés sortaient d'un bistrot en titubant, quelques mètres plus loin une épave ronflait dans le caniveau, serrant contre son cœur un litron de rouge à moitié vide ; sur les trottoirs, des entraîneuses empestant l'eau de Cologne bon marché alpagaient les derniers noctambules et les attiraient à l'intérieur des troquets. Il régnait une odeur épouvantable, mélange d'urine et d'alcool frelaté. Mais cela ne semblait pas incommoder notre énigmatique compagnon. Il traversa la place d'Anvers, où un clochard terminait sa nuit sur un banc, les bras ballants, et poursuivit sa route en prenant la rue Turgot.

Antoine était bloqué à Paris depuis quatre ans pour des soucis de santé qui nécessitaient le concours de certains docteurs et chirurgiens. La vie parisienne ne lui plaisait pas. Il était nostalgique des bistrots de l'allée Paul Riquet, à Béziers, il regrettait ses balades sur le port de Sète lors de ses jours de congés. Mais il avait pris goût aux promenades matinales, et connaissait maintenant les rues de Paris comme sa poche. Les parisiens du point du jour ne sont pas les mêmes que ceux du reste de la journée : l'ivresse les rend certes plus stupides, mais moins odieux.

En arpentant les rues, quasi désertes, Delmas pouvait plus aisément laisser vaquer son esprit vers ses souvenirs. Parfois il tentait de se rappeler de ses amis, de son enfance ou de ses parents, morts lorsqu'il avait douze ans, mais ces souvenirs semblaient flous, ternes, la précision manquait.

Seuls les souvenirs concernant cette femme, la femme, étaient d'une clarté aussi limpide. La pureté de son rire, le timbre de sa voix, la délicatesse de son odeur. Antoine ne sentait plus rien, mais cette odeur était gravée dans sa mémoire, dans son sang, dans ses nerfs, dans le moindre petit centimètre carré de sa peau. Cette odeur, elle l'accompagnait partout. Il ferma les yeux et se sentit transporté. Elle était là. Habillée comme le jour où elle s'était donnée à lui pour la première fois, derrière le pressoir à raisins de son père. Une senteur de lavande, que la jeune fille avait cueillie pour lui. Une exhalaison de citron émanait de ses lèvres, délicieusement sucrées au goût. Il se souvint du parfum des coquelicots, glissés dans ses cheveux, attachés en tresses. Ces odeurs, si nettes dans son esprit, lui rappelaient chaque instant de ce moment magique. Leur fougue partagée, leur excitation décuplée par le sentiment d'interdit, leur étreinte puissante, sauvage, bestiale, mais empreinte de tendresse. Il sentait le goût de son cou sous ses lèvres, la marque de ses doigts, plantés dans son dos, la douceur de sa peau satinée, le lit de paille rugueuse qui accueillait leur amour. Ses poils se hérissèrent au souvenir des caresses d'Eugénie sur son torse après cet acte d'abandon total, entier.

Antoine frissonnait toujours au souvenir de cet après-midi de printemps quand il se rendit compte que ses déambulations l'avaient mené non loin de la rue Etienne Marcel. Il laissa sur sa gauche la rue Mandar, dont chaque encoignure de porte était alors une chambre de passe, témoin d'ébats à la hussarde ; et prit la direction des Halles. Il lui restait encore du temps avant sa consultation, et il aimait l'activité qui y régnait.

En arrivant au milieu des étals, il était presque sept heures, et le jour posait totalement le pied sur les gargouilles de la Tour St Jacques. Il erra là un bon moment, le quartier commençait à grouiller de clients venus faire leurs emplettes hebdomadaires. Au milieu de cette agitation, Antoine se sentait de nouveau vivant.

Les commerçants hurlaient les prix de leurs produits, vantaient la qualité et la fraîcheur de tel ou tel arrivage, tapaient des mains pour tenter d'attirer la clientèle. Dans cette cohue, le jeune homme aimait particulièrement le tourbillon de couleurs, qui lui rappelaient son Occitanie natale. Par ici les teintes jaune-orangé des étals de fruits, par là le reflet argenté du soleil sur les écailles de poissons de toutes formes et de toutes tailles ; un peu plus loin, toute la palette de couleurs du maraîcher étendue devant lui.

Des badauds s'attardaient çà et là pour manipuler une tomate, sentir un melon ou une nectarine, goûter un jambon. Des effluves de toutes sortes et de toutes origines se mélangeaient là, et Antoine marchait parmi elles sans rien distinguer. Il ne pouvait qu'essayer d'imaginer le parfum boisé des châtaignes grillées, l'arôme douce et sucrée des abricots d'Afrique du Nord, l'odeur méridionale des olives, qui pourtant avait bercée toute son enfance. Mais il était incapable de se rappeler des fragrances de son pays. Il avait beau scruter ses souvenirs, mobiliser toute sa mémoire olfactive, il ne parvenait pas à se remémorer l'odeur du vin, celle du thym ni même celle, pourtant si forte, de l'ail, que sa tante mettait avec excès dans tous ses plats. Rien, si ce n'est celle d'Eugénie.

Il quitta le quartier déprimé. Ce n'était pas son odorat qu'il avait perdu, c'était son identité.

À force de sillonner les rues sans but, Antoine allait se mettre en retard. Rue du Louvre, il sauta dans l'autobus en direction de St Germain des Près, il le rapprocherait un peu. Il alla s'asseoir au fond du véhicule. Il descendrait rue des Saints Pères, de là il rejoindrait facilement la rue de Lille et l'hôpital militaire.

En pensant à son itinéraire, il n'avait pas remarqué la fillette qui le fixait, assise en face de lui. Il soutint son regard et tenta de lui sourire, elle ne détourna pas les yeux. Il fut étonné, d'habitude même les adultes détournaient le regard d'un air gêné, cette fille l'intriguait. Elle ne devait pas avoir plus de neuf ou dix ans. Son visage était à moitié enfoui dans le col de son manteau rouge, seuls dépassaient un petit nez en trompette, des nattes blondes nouées par des rubans bleus, qui faisaient écho à la couleur de ses grands yeux curieux. Dans sa main droite, elle tenait celle d'une personne âgée, sûrement son grand-père, et dans l'autre une ravissante rose blanche, souvenir probable du jardin des Tuileries.

La fillette suivit le regard d'Antoine, porta la rose à son nez et huma son parfum en fermant les yeux de plaisir. Puis elle lui tendit la fleur d'un air engageant. Le vieillard, qui n'avait pas perdu un instant de la scène, lui sourit tristement, d'un sourire tendre. Etonné mais touché, Antoine prit délicatement la fleur et, par mimétisme, la porta à

hauteur de son visage en fermant les yeux. Après quoi il voulut lui rendre la rose, mais la gamine lui fit signe de la garder. L'étrange couple arrivait à destination, et le vieil homme entraîna sa petite fille vers la sortie de l'autobus. Une fois sur le trottoir, ils firent un signe de main à Antoine tandis que la machine se mettait en branle en pétarade dans un nuage de fumée âcre.

Antoine expira sourdement, il était ému et sentait ses yeux s'humidifier. Il accrocha la rose à sa boutonnière, elle cachera très bien cette hideuse croix de guerre qu'il se sentait obligé de porter. Puis il tourna la tête vers la vitre et regarda son reflet.

De la pommette gauche à la base du nez, et jusqu'à la partie supérieure de sa mâchoire, un morceau de peau maladroitement cousu tentait difficilement de combler le trou béant laissé par un éclat d'obus dans la Somme, ce funeste matin d'Octobre 1916. Les chirurgiens avaient fait ce qu'ils pouvaient avec les progrès de la médecine moderne, mais Antoine aurait préféré mourir ce jour là. Dans la vitre, il vit rouler une unique larme sur les horribles balafres qui recouvraient son visage.

Mais il songea que cette journée n'était pas comme les autres. Pour la première fois depuis quatre ans, cette fillette lui avait fait un instant oublier Eugénie.

Richard Maxime-Asin

La grande guerre des senteurs : le peuple du tabac.

- Mon grand-père disait toujours : « C'est en écoutant les odeurs que tu trouveras les réponses à tes questions ». Il était très attaché aux arômes et il m'a transmis cette sensibilité. Mon peuple bénit les odeurs depuis la nuit des temps et nous vivons en harmonie avec la nature que nous bénissons. Nous livrons une guerre meurtrière depuis plusieurs décennies avec le peuple des hommes. La nature nous a confié un don merveilleux, le pouvoir de soumettre et dominer. Mon grand-père faisait partie d'une unité d'élite, c'était un héros. Nous allons faire un voyage dans le temps, il va lui-même vous raconter son histoire. -

Les hommes nous ont capturés. Cela fait bien 3 semaines qu'on est enfermé là. Il n'y a rien et il fait noir. Tout le temps. Il y a une odeur indéfinissable de vide. Pourtant, nous sommes vingt, les uns collés aux autres, mais nous n'existons pas, nous ne nous sentons pas. L'odeur d'un film plastique neuf couvre même le parfum de nos corps, ce parfum, c'est celui de nos ancêtres. Il est authentique, rural et sauvage... Nous sommes des lions en cage. Et un jour, la lumière surgit comme si le soleil avait explosé. Le vide est chassé par des rayons qui nous éclatent au visage. Nous voyons pour la première fois ce qu'ils ont fait de nous. Ils ont fait de nous des monstres, à la couleur du feu. L'un d'entre nous est pincé, d'un coup il s'envole, nous voyons son corps longiligne s'élever au-dessus de nos têtes, puis, plus rien.

Il refait noir. La neutralité de la pièce a disparu, des flux odorants se sont introduits de l'extérieur. C'est le picotement des pollens et l'odeur de la terre humide, nous sommes probablement près d'un point d'eau dans une forêt. Ces odeurs nous tiennent en vie, elles nous laissent rêver.

Et plus les heures passent, plus les odeurs s'accumulent, nous sommes de plus en plus nombreux à nous envoler. Il y a bien plus d'espace dans la pièce, on peut se mouvoir, presque changer de position, on devient sensible aux mouvements, parce qu'on l'ignorait, mais en réalité, la pièce bouge, elle oscille, ou bien monte puis descend. Quand viendra le jour de mon envol, je serai heureux, mais je n'oublierai pas le mal qu'ils m'ont fait, et je me vengerai. Mais j'ai trop hâte, j'ai hâte de revoir le ciel, sentir tous les parfums de la nature et retrouver la fraîcheur.

Maintenant, nous sommes six dans la pièce, nous ne sommes plus à l'étroit du tout, c'est compliqué à expliquer, mais je sens que je perds une partie de moi ici. Des morceaux de mon âme sont au sol. Quand le ciel est apparu et que l'air extérieur y est entré nous étions heureux, mais cela a totalement bouleversé notre équilibre ici, parce qu'avec de l'air neuf, de la lumière et plus d'espace nous avons commencé à sécher.

C'est sûrement l'une des raisons à l'origine du drame... Un jour, la pièce s'est mise à trembler, très fort, les murs étaient attirés les uns vers les autres comme des aimants. Le choc avait sèchement abattu quelqu'un, deux morceaux bien distincts formaient à l'origine son corps duquel tombaient quelques morceaux de son âme. C'est à ce moment-là que c'est arrivé, notre odeur si puissante, qui était momifiée dans ce corps fin était à nouveau perceptible. D'abord, la terre, une terre aride séchée par un soleil de plomb. Ensuite, c'était les plantes, nos plantes, un parfum de réglisse et de fougère dont on mélange les arômes en hachant les plus belles feuilles. Puis le feu, un feu de bois sauvage qui crépite et charbonne en laissant échapper une fumée épaisse. Cette chaleur nous assèche et nous colore. Le mélange des éléments façonne notre âme, nous vivons à travers elle pour qu'elle existe. Je suis un art qu'il faut respecter et pourtant, ils n'ont jamais cessé de nous détruire. Quoi qu'il fasse de moi quand ils me sortiront de cette pièce, je ne me laisserais pas faire. Je sais que mes semblables ne vont épargner personne. Ils nous déclarent la guerre, qu'ils nous regardent en face, là où ils mettront le feu, nous sèmerons la mort.

C'est mon tour, je viens d'être choisi par mon hôte, c'est une femme, c'est malheureux, mais je vais la condamner, je serai sans pitié. Elle me tire délicatement de la pièce, je suis en pleine lumière. L'univers qui m'entoure est particulièrement gris, je ne vois pas de couleur verte, c'est à peine si je peux voir le bleu du ciel. Quelque chose est en train de brûler tout près de moi, je sens à la fumée que cela en dégage quelque chose de familier, que je peine encore à décrire. Peut-être suis-je en train de confondre avec le repas de cet homme. C'est un long morceau de pâte beige et brun agrémenté d'éléments d'origine végétale et animale. Le tout semble écrasé, outrageusement chauffé jusqu'à l'apparition de cicatrices de charbon noires et profondes. L'homme le porte à sa bouche, ça sent la mort. Le sucre d'une tomate disparaît dans un flux d'eau, c'est l'odeur d'un fruit qui meurt décomposé au soleil. La chair animale sent le sel, une odeur de pourriture se dégage de cette substance blanche et molle qui semble fondue. Aucune odeur de ce monde ne semble naturelle, en un courant d'air, je sens une forte odeur de sève qui provient d'un homme. Comment peut-il sentir si fort l'arbre alors qu'il n'y en a aucun ici ? Mes questions vont rester sans réponse, mon existence dans cet univers ne tient pas à grand-chose, et je me sens déjà partir.

La femme qui me tient a de longs doigts minces, à ses extrémités brille un rouge d'un éclat que je n'avais encore jamais vu. Elle me presse entre deux phalanges et m'approche de son visage. Je suis à sa bouche, au plus près d'elle. Elle sent la plus belle fleur du monde, une rose parfaite sur laquelle des gouttes pleines de pollen s'évaporent doucement au soleil. Cet arôme est miraculeux, c'est une fleur pourtant si sauvage qui se dévoile de la façon la plus douce qui soit. J'étais hypnotisé, je ne m'étais même pas rendu compte que dans ses lèvres, je me perdais. Je suis en train de brûler, mais je ne me défends pas.

Je ne sais pas ce que je fais, ce monde est d'une laideur épouvantable, il sent la mort, il semble prôner le chaos et le désordre. Ils jouent avec la nature et ne respectent rien ni personne. Cette rose est pourtant si belle, si parfaite qu'elle ne saurait exister

naturellement, ils ont fait mieux que ce que la vie avait à leur offrir, ils demandent plus, ils en font toujours plus. Ces minces réussites ne doivent pas me faire oublier la souffrance par laquelle je suis passée. Leur mode de vie en détruit beaucoup d'autres. Ils ont rompu l'ordre naturel des choses. Si je veux servir à quelque chose, je dois les en empêcher par tous les moyens possibles. Je vous l'avais dit, c'est malheureux, mais je ne l'épargnerai pas, malgré la perfection de son arôme et tout l'amour que je porte aux odeurs, je dois faire entendre ma voix, défendre mon idéal. Aussi belle soit-elle, elle est en train de me tuer, à petit feu.

En me brûlant, elle a libéré mon âme, elle sera maudite toute sa vie. Si leur plus grande force, c'est la domination, alors nous devons apprendre à les dominer en retour. Ils ne pourront plus vivre sans nous, ils auront même besoin de nous pour vivre mieux. Et plus ils libéreront notre âme, plus nous les maudirons. Jusqu'à ce qu'ils nous laissent définitivement appartenir à la nature, jusqu'à ce qu'ils comprennent que nous les dominons et que nous sommes trop dangereux pour eux. S'ils se sentent en danger, je pense qu'ils arrêteront.

C'est fini pour moi, ses doigts viennent de se délier, je ne suis plus tenu par rien. Elle me jette au sol et comme dans un ultime rappel à ma condition de dominé, elle me piétine. Je gis là, dans la crasse et la merde. Là où les arômes n'existeront jamais. Conscient de ma condition de déchet, je ne regrette rien. J'ai condamné cette femme pour l'atrocité du crime qu'elle vient de commettre sur moi. Elle n'aura jamais d'enfant, les humains ne vivent pas si longtemps, et sans descendance leur monde court à sa perte. Elle mourra, c'est certain, je me suis attaqué à tout son système respiratoire. Elle vivra une moitié de vie pendant laquelle son unique obsession sera de tous les jours penser à moi. C'est sa malédiction. Beaucoup d'autres sont déjà touchés. Le plan est en marche, ils mettront du temps à s'en rendre compte, mais plus ils mourront et plus ils agiront. Ils seront de moins en moins nombreux. Avec le temps, ils apprendront peut-être à nous rendre à la nature.

- Les hommes ne bénissent pas les odeurs comme nous le faisons. Ils n'aiment pas notre odeur, ils nous brûlent et nous massacrent. Dans quelques semaines, comme mon grand-père, je pars au front. Je mourrai, mais je contribuerai à leur perte. Nous sommes le peuple élu par la nature pour la défendre des hommes.

Nous sommes le peuple du tabac.